

Les curieux nous visitent encore de loin en loin. À travers les grilles hérissées de flèches à pointes d'or, ils glissent leurs appareils pour immortaliser la façade jaune et lisse. Du petit salon, nous les observons se recueillir, échanger sourires et larmes devant la dernière demeure d'une gloire nationale, figure du patrimoine français.

Leurs commentaires nous parviennent par le micro de la caméra de surveillance. Tous s'étonnent que notre château soit si mal entretenu. Ils savent pourtant que nous n'avons pas les moyens de tronçonner les ronces, de rafistoler les murs. Les curieux disent encore que nous étions bien chanceux, nous qui avons été élevés ici, c'est un grand malheur de voir ce que nous sommes devenus. Et les écoutant, nous nous cachons un peu plus derrière les rideaux, terrés dans la

forteresse de notre enfance qui demeure, au fond du passé, le socle de nos vies.

Situé en lisière de la forêt de Rambouillet, notre château est bâti sur le modèle du Petit Trianon – quatre façades carrées affichant avec morgue une feinte simplicité. Notre mère adorait Marie-Antoinette. Elle adorait Sofia Coppola, elle adorait Marc Jacobs, qui avait donné une seconde jeunesse à la marque Louis Vuitton. Au temps de notre splendeur ronronnaient dans la cour les automobiles. Notre père aimait les moteurs. Il jouissait des vibrations mécaniques, des fumées qui s'élevaient en panaches bleus sur le sable de l'allée. La façade ouest ouvrait sur une terrasse en granit, à l'est s'ébouriffait le jardin anglo-chinois. Des saules s'inclinaient autour du lac tandis que, sur une petite île, un temple de Diane abritait une cascade si claire qu'on aurait dit du diamant liquide. Mais c'est à l'arrière du château que se dissimulait notre plus haute fantaisie. Dans la pelouse si longue qu'elle finissait avec la ligne d'horizon, notre mère avait fait creuser une gigantesque piscine, et dans ses eaux vertes flottaient les ombres de quatre immenses topiaires – as de carreau, cœur, pique et trèfle, plantés à chaque angle du bassin.

Serge avait longtemps été joueur. Mais notre mère l'avait repris en main. Elle se flattait souvent

d'avoir su convertir cette passion vorace en végétaux inoffensifs. Plus tard, je me suis demandé s'il n'était pas cruel de lui mettre sans cesse sous les yeux le plaisir qu'elle lui avait interdit. Notre père s'aventurait rarement près de la piscine. Sans l'avouer, il trouvait un peu vulgaire ce suprême ornement de notre château. Il aurait préféré une extension contemporaine en matériaux glacés – vitres aux angles aigus, béton brut. Il goûtait cette suprême perversité de l'opulence qui se pare d'attributs industriels quand l'industrie a de longtemps été éradiquée. Notre mère, cependant, affichait ingénument sa prédilection pour l'Ancien Régime. Ambre voulait des lustres et des chandeliers, l'argenterie et le cristal qui reflètent à l'infini leurs flammes blanches sur des surfaces immaculées. Elle cultivait les choses brillantes avec une énergie mêlée d'angoisse, comme si elle craignait de s'éteindre à la tombée du soir.

On entrait au château par un vestibule de larges proportions. Fiché à mi-hauteur de l'escalier tournant, un buste de notre père accueillait le visiteur, trois mètres au-dessus du dallage de pierre crème. L'artiste avait travaillé le bronze à la manière d'un tableau cubiste. Ainsi, les yeux de Serge Langlois s'étaient démultipliés, affranchis de l'axe horizontal pour surplomber, tel un

trophée de chasse, quiconque franchissait la porte de notre château.

Au grand salon, c'était une forêt de pieds cannelés, fauteuils cabriolets, poufs, sofa, méridienne, sur lesquels veillaient des pendules et des miroirs rehaussés d'or. Les sièges étaient tapissés de velours turquoise. Taillés dans la même étoffe, les rideaux étaient retenus par des passementeries jaunes et brillantes comme la monnaie.

Petits, nous croyions que, par une structure extraordinaire de notre parentèle, il existait entre les membres de notre famille une invisible hiérarchie. Celle-ci commandait que, si nous prenions l'apéritif tous ensemble au grand salon – nos parents, mon frère et moi, Anna, Ralph, Madame Éva, Hélène et Julien –, certains avaient le pouvoir de commander qu'on allume le feu et d'autres d'annoncer qu'Ambre était servie. L'inverse ne se concevait pas. Il n'était pas pensable que notre mère jette des bûches dans la cheminée ou qu'Hélène et Julien s'asseyent à table avec nous. Mais à l'heure de l'apéritif, le grand salon nous accueillait tous démocratiquement dans ses amples bras Louis XVI.

C'était le moment préféré de Serge. Il disait qu'alors nous formions la plus belle des tribus, celle de la fraternité. Notre père faisait lui-même le service. Bourbon pour Ralph, notre chauffeur,

et pour Madame Éva, l'intendante du domaine. Notre nurse Anna prenait du jus de pomme, Hélène et Julien du pastis. Le couple était au service de nos parents depuis des années. Hélène veillait aux fourneaux tandis que Julien entretenait le parc. Nos splendeurs immatérielles et mobilières ne cessaient pourtant de les éblouir. C'est à peine s'ils osaient s'asseoir sur nos augustes fauteuils et, pour payer l'honneur qu'on leur faisait, ils riaient à gorge déployée aux premiers bons mots, versaient une larme aux histoires tendres.

Mon frère et moi jouions sur le tapis, tour à tour timides et exubérants. Ambre prenait des photos pour Instagram, puis elle faisait monter son bichon sur ses genoux. Caressant les poils toilettés de la bête, elle réclamait à Serge une anecdote. Il revivait alors pour nous ses plus grands succès, ses rôles qui avaient marqué l'histoire du cinéma, les hommages rendus par tous les puissants du septième art. Après quoi notre mère nous racontait des histoires de sa jeunesse – les chevauchées sur la plage en hiver, qu'elle passait à Saint-Tropez, les baignades l'été à la Martinique, où son père tenait un hôtel de luxe. Sa famille avait connu des difficultés, mais elle s'en était toujours relevée grâce à l'amour qui est plus fort que tout le reste. Et Ambre faisait une autre photo pour Instagram. Cinq cent mille abonnés en moyenne avaient

du bonheur à partager nos moments d'intimité. Enfoncés dans le Louis XVI, nos parents reprenaient du champagne. Ils savouraient la bienheureuse ignorance des dernières secondes avant le couperet.

Cendrine Barou vivait avec son fils Marvin dans un pavillon au Blanc-Mesnil, au cœur du département numéroté 93. Une baraque semi-récente jamais crépie, où les semelles faisaient couic couic sur le carrelage marron. Les fenêtres fermaient mal, du plafond pendaient des fils, au sol prospéraient la poussière et les insectes morts.

La jeune femme avait choisi cette maison car la courette était ceinte d'un mur en parpaings. Cendrine prisait son intimité. Elle ne se souciait pas que la France entière soit à sa recherche. Elle ne pensait pas à sa mère, qui se rongait les sangs, ni à son mari, qui se remettait plutôt bien. Elle travaillait au U. Le gérant disait « Super U », mais elle ne voyait vraiment pas ce que le magasin avait de super.

Pendant des semaines, la photo de Cendrine et

de son fils était apparue sur les chaînes d'information en continu, incrustée derrière des présentateurs chevrotant d'angoisse. Ces derniers avaient relaté de long en large comment la police, ayant creusé maintes pistes prometteuses suite à leur disparition, avait fait chou blanc. Les clients du U regardaient ces programmes. Mais aucun d'entre eux n'avait fait le rapprochement entre la pâle caissière – le gérant disait « hôtesse de caisse » – et la jeune femme sexy qui s'était volatilisée quelques mois plus tôt avec son petit garçon sur l'autoroute qui les ramenait de vacances.

Cendrine avait pris ses précautions. Elle ne s'était pas toujours prénommée Cendrine, non plus que son fils n'avait été baptisé Marvin ou que leur patronyme n'était Barou. Elle autrefois si svelte s'était bourrée de Tuc et d'Oreo dès qu'elle avait fui le domicile conjugal. Son mari lui disait qu'elle était grosse quand elle pesait quarante-huit kilos, qu'est-ce qu'il dirait maintenant – une montgolfière, un dirigeable. Elle avait aussi repensé sa coiffure. En trois quarts d'heure, elle était devenue platine. Puis elle avait négligé d'entretenir sa coupe et n'avait plus jamais utilisé de séchoir. Son carré plongeant s'était écroulé en mèches filasses. Ça fourchait comme une diablesse, lui répétait sa collègue Aminata, qui faisait semblant de vouloir la reprendre en main alors qu'elle était ravie

d'avoir une moche à son côté pour briller seule dans le soleil du U.

Quand le gérant lui avait réclamé des papiers d'identité, Cendrine avait trafiqué les siens sur Photoshop. Elle avait l'habitude. À l'agence immobilière où elle travaillait avec son mari, elle falsifiait souvent les bulletins de salaire. Cette opération permettait de favoriser les aspirants locataires qui, en plus du montant affiché sur l'annonce, avaient la délicatesse d'allonger un petit complément liquide. La principale difficulté avait résidé dans l'obtention d'un numéro de sécurité sociale. Or il existait sur internet un marché dédié à ce problème. Des personnes sans intention de travailler y louaient leur numéro d'affiliation à des personnes très désireuses de le faire mais dépourvues, quant à elles, des prérequis administratifs. Cendrine ne débarquait pas d'un navire échoué en Méditerranée, elle avait négocié ferme. C'étaient néanmoins vingt pour cent de son salaire qu'elle rétrocédait chaque mois à la véritable Cendrine Barou afin que celle-ci l'autorise, elle aussi, à s'appeler Cendrine Barou.

Sept heures par jour, Cendrine regardait défiler les articles sur son tapis roulant. Ils passaient sous ses yeux comme des poissons multicolores, bondissant du flot au moment de scanner le code-barres – Fanta orange, bip, pizza regina, bip, nuggets de

poulet, bip, crêpes fourrées au chocolat, bip. Les clients du U plébiscitaient les produits affichant la pire note au Nutri-Score, songeait Cendrine pendant que le tapis charriait, avec les emballages, des images de sa vie d'avant. En ce temps, elle privilégiait les épiceries fines, les producteurs locaux, les légumes biologiques. Aujourd'hui, elle éprouvait une joie sauvage à se gaver d'aliments jadis honnis.

– Alors la belle, on est trop timide pour montrer ses beaux yeux ? la plaisantaient des clients masculins sur son regard toujours baissé.

Mais Cendrine avait parfait son costume d'invisibilité. Un sourire ingrat suffisait à éloigner l'importun pendant qu'à la caisse mitoyenne, la superbe Aminata enfonçait le clou en faisant mine de voler à son secours.

– Laisse ma copine tranquille, rudoyait-elle en soignant son port de reine, tu vois pas qu'elle a des problèmes ?

Et c'est vrai que Cendrine avait des problèmes. Mais, si son nouveau corps n'attirait plus les commentaires flatteurs ni les sifflets dans la rue, il lui faisait un abri moelleux. Elle s'y sentait bien, comme dissimulée en pleine lumière, raconterait-elle à Madame Éva.